

## LA MORT DANS L'ÂME

Deuil et mélancolie dans l'univers d'un Philippin

Danièle Pierre

La Pensée sauvage | « L'Autre »

2007/3 Volume 8 | pages 97 à 108

ISSN 1626-5378

ISBN 9782859192334

Article disponible en ligne à l'adresse :

-----  
<http://www.cairn.info/revue-l-autre-2007-3-page-97.htm>  
-----

Pour citer cet article :

-----  
Danièle Pierre, « La mort dans l'âme. Deuil et mélancolie dans l'univers d'un Philippin », *L'Autre* 2007/3 (Volume 8), p. 97-108.

DOI 10.3917/lautr.024.0097  
-----

Distribution électronique Cairn.info pour La Pensée sauvage.

© La Pensée sauvage. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

# La mort dans l'âme

## Deuil et mélancolie dans l'univers d'un philippin

Danièle Pierre\*

*« N'est-ce pas en étant Dieu que les êtres humains en arrivent à l'humilité propre de l'individualité ? »*

Winnicott (1968).

« Il est comme absent », nous dit sa mère. Il ne parle pas, reste figé dans son fauteuil, sans expression sur son visage. Seulement, les vendredis, comme s'il se réveillait tout à coup, il « doit » sortir, poursuit-elle, pour aller boire, et il boit exagérément.

Alertée par ses autres enfants qui sont toujours aux Philippines (alors qu'elle-même réside depuis près de douze ans en Belgique), la mère – appelons-la Madame W. – l'a fait venir auprès d'elle, il y a quelques mois, pour le faire soigner. Juan a trente deux ans. Célibataire, on ne lui a jamais connu d'aventure amoureuse. Jusqu'à ce qu'il sombre dans l'état qu'il présente toujours actuellement (c'est-à-dire il y a environ un an), le jeune homme travaillait comme livreur pour une compagnie de transport express. Ce qui l'amenait à voyager beaucoup dans les montagnes, et aussi à boire beaucoup, le soir, pour pouvoir dormir, avec son co-équipier, inconfortablement installés dans leur camionnette.

Jamais auparavant Juan n'avait présenté d'épisode semblable. La seule « anomalie » que Madame W. ait constatée chez lui, c'est qu'il était un peu retardé dans ses acquisitions scolaires. Et il n'a pas entrepris par la suite de hautes études, contrairement à ses trois frères et sœurs.

Juan et sa mère sont accompagnés à notre consultation par leur médecin traitant, qui a vécu et travaillé de longues années aux Philippines et qui peut dès lors traduire nos échanges, ce qu'elle fera tout au long de notre thérapie. Par ailleurs, elle continuera à assurer un suivi médical très régulier, parfois même à domicile. Notre consœur nous apprend ainsi dès notre première rencontre que les médicaments que Juan a « essayés » successivement n'ont pas eu le moindre effet sur son état : ni les neuroleptiques ni les antidépresseurs ni les anxiolytiques.

S'il va un peu mieux ces dernières semaines, c'est depuis qu'il consulte, ici à Bruxelles, une voyante philippine : elle lui a dit qu'il avait sans doute vu dans les montagnes quelque esprit malfaisant...

\* Psychiatre, Centre Chapelle aux Champs, UCL, 1200 Bruxelles.

Le jeune homme, comme sa mère, accueillent cette interprétation traditionnelle comme une révélation : tous deux se remettent à espérer une guérison possible. Et c'est alors que la mère se rappelle un épisode marquant de l'enfance de Juan : Il était encore tout petit, il n'avait pas trois ans, et il était descendu tout seul à la cave pour aller boire du Coca-Cola. À l'époque, la mère avait tellement de travail – elle commençait à quatre heures du matin et ne finissait qu'à onze heures du soir : elle devait à la fois tenir le comptoir de riz de son mari, peser, emballer, vendre, négocier les prix ; mais aussi cuisiner pour les clients comme pour les vendeurs, selon la tradition d'hospitalité philippine – bref, il ne lui était guère possible de s'occuper beaucoup de son premier-né. Ainsi, l'enfant avait très vite appris à se débrouiller tout seul. Il avait soif ? Il était allé se servir lui-même à la cave ! Alors que les bouteilles en question, naturellement, étaient en principe réservées aux seuls clients ! Ce jour-là, Juan était remonté précipitamment de la réserve de boissons pour se jeter dans les bras de sa mère en pleurant : terrifié, il disait avoir vu un homme en blanc dans l'obscurité de la cave ! Sa mère nous avoue qu'à l'époque, elle n'avait pas cru en sa bonne foi. Elle croyait que le petit voulait seulement faire diversion, parce qu'il savait déjà très bien qu'il ne pouvait pas aller se servir ainsi dans la réserve du magasin... Peu de temps après, la grand-mère paternelle de Juan décide de le prendre auprès d'elle pour s'en occuper davantage. Il était son petit-fils préféré, le premier dont le développement était apparemment normal, alors que le fils aîné d'un de ses autres enfants avait déjà montré des signes évidents de déficience mentale.

Par la suite, les parents de Juan se séparent et l'enfant est ballotté entre sa mère et sa grand-mère paternelle, les deux femmes si disqualifiant toujours mutuellement. Or, cette grand-mère, que Juan a tant aimée dès sa petite enfance, vient de mourir quelques mois plus tôt, suite à un cancer des intestins : « Son ventre était pourri », dit Juan lorsqu'il recommence à parler, à la troisième consultation. Sa maladie avait duré plus de trois ans. Un jour, elle avait montré à Juan des radiographies de son ventre ; et même elle lui avait montré sa « poche » (= son anus artificiel). Quand le cancer s'est aggravé, on ne l'a pas dit à Juan, parce qu'on voulait l'épargner. Et lui, de son côté, était toujours en déplacement pour son travail, il n'avait guère le temps d'aller la voir. Peut-être avait-il peur, aussi, de voir la déchéance physique de sa chère grand-mère ? Jamais, il n'aurait pu imaginer qu'elle allait mourir un jour. Pour lui, elle était – elle devait être – éternelle. Et c'est ainsi loin d'elle, déjà malade et déjà en Belgique auprès de sa mère, c'est loin d'elle qu'il a appris son décès. Il en est toujours très triste actuellement.

*En première hypothèse, il semble que Juan présente une **dépression mélancolique** : les symptômes d'inhibitions sont en effet majeurs, l'épisode actuel est contemporain du deuil d'un être cher, il est en voie de résolution « spontanée » (= sans traitement médicamenteux régulier) au bout de douze à quinze mois d'évolution, et le jeune homme est par ailleurs exempt de tout antécédent psychiatrique. Quelles sont les conditions, selon*

Freud (1915), qui prédisposent à la mélancolie en lieu et place du deuil « normal » ? La relation à l'objet perdu aurait été de nature **narcissique**<sup>1</sup> (p. 156) et particulièrement **ambivalente** (p. 158). Dans le cas de notre patient, on peut imaginer que des relations précoces difficiles avec sa mère aient rendu fort problématique la traversée d'un régime narcissique « primaire » (« his majesty the baby » chez Freud, porté par l'amour maternel, soit l'illusion de toute puissance chez Winnicott (Davis et Wallbridge, 1981)), et sa « perlaboration » (« working-through ») en narcissisme « secondaire » (l'estime de soi qu'à le moi lorsqu'il se compare à ses idéaux chez Freud, soit le stade de « désillusionnement » chez Winnicott). Nous y reviendrons ci-dessous ; mais déjà le fait que, tout enfant, Juan aille se servir à boire tout seul dans la cave peut s'interpréter comme le fruit d'une illusion de toute-puissance, persistant à titre définitif contre un sentiment de « désaide » (Hilflosigkeit), de solitude, d'abandon face à une mère constamment occupée à autre chose. De la même manière, on peut imaginer que la relation à la mère comme à la grand-mère soit fortement marquée d'ambivalence, puisque l'une comme l'autre l'arrachaient alternativement à celle des deux à qui il commençait ou recommençait à peine à s'attacher.

En revanche, les symptômes que Freud relève comme typiques de la mélancolie ne sont pas tous présents chez Juan. En particulier, rien ne permet de supposer chez lui une « diminution du sentiment d'estime de soi qui se manifeste[rait] en des auto-reproches et des auto-injures et [irait] jusqu'à l'attente délirante du châtement ». L'auteur de Deuil et mélancolie souligne à cet égard la parenté de la mélancolie avec la névrose obsessionnelle (p. 159). Nous avons proposé ailleurs (Pierre, 1999, 2005) de **considérer la culpabilité et les auto-reproches obsessionnels comme relevant de l'« élaboration secondaire » propre à la culture**<sup>2</sup> – judéo-chrétienne, en l'occurrence – et non comme constituant « universel » ou « primaire » de la névrose en question, qui existe pourtant bel et bien à part entière dans d'autres cultures. **Nous proposons ici la même hypothèse quant à la dépression mélancolique** telle qu'elle nous apparaît chez ce patient philippin. Il y a bien « défaite [partielle] de la pulsion qui oblige tout vivant à tenir bon à la vie » (p. 150) : relevons en particulier l'inhibi-

1. Freud souligne ici la proximité entre la libido orale « qui appartient encore au narcissisme ». Cf. ci-dessous à propos des symptômes de Juan.

2. Ce concept est issu de la théorisation freudienne du rêve : à travers la clinique avec des patients marocains, il nous est en effet apparu que les étiologies traditionnelles étaient fréquemment reconnaissables en façade des rêves ; c'est-à-dire qu'elles étaient reconnaissables dans ce que Freud a appelé leur « élaboration secondaire » (sekundäre Bearbeitung) par le préconscient. Ainsi appelées à être énoncées par le thérapeute, ces étiologies traditionnelles (possession par les djinns, attaque de sorcellerie, protection par un Saint, etc.) infiltraient également tout le discours associatif des patients, « organisant selon leur propre logique » (Nathan, 1986) le déroulement de la thérapie ethnopsychanalytique. Dès lors, il nous semble opportun d'élargir le concept d'élaboration secondaire (= par la « vision du monde » culturelle) à la vie psychique dans son ensemble (formation des symptômes, fantasmes, processus thérapeutique).

tion massive motrice et cognitive du malade. Juan dort plus ou moins bien (sans médicaments), mais sa douleur morale ne le quitte jamais, même pendant le sommeil. Il mange plus ou moins à suffisance aussi, mais sa façon de s'alimenter est très particulière : il ne mange que ce qu'il ouvre et prépare lui-même (nous y reviendrons). Ces deux fonctions vitales (dormir et s'alimenter) exigent bien sûr qu'un minimum d'investissement du moi soit préservé par la maladie. Dans le même ordre d'idées, Juan retrouve assez d'énergie chaque vendredi et parfois aussi le dimanche<sup>3</sup> pour aller noyer dans l'alcool<sup>4</sup> cette douleur morale indescriptible qui s'est abattue sur lui sans qu'il en comprenne l'origine. Mais par ailleurs, rien – absolument rien – ni dans ses dires, ni dans les interprétations de ses proches, ne laisse entendre que le jeune homme souffrirait d'une perte d'estime de lui-même.

### Oralité et narcissisme

Au fil des entretiens<sup>5</sup>, un ensemble de souvenirs pittoresques se déploient avec un trait qui ne cesse de s'accroître – outre l'indépendance très précoce de l'enfant que nous avons déjà soulignée : l'omniprésence de l'oralité.

Ainsi, avant même d'être en âge scolaire, Juan récoltait les écorces de riz dans le magasin de ses parents, il en remplissait une petite charrette et il allait les vendre avec un copain, quelques kilomètres plus loin, à un vieux chinois qui les utilisait pour allumer son feu. En échange, Juan et son ami recevaient de bonnes choses à manger : dans deux ou trois petits sacs en plastique, le vieux monsieur leur donnait deux ou trois des plats qu'il venait de cuisiner. Beaucoup de petits restaurateurs improvisés faisaient comme lui : deux ou trois casseroles sur un réchaud, installés devant leur maison, et ils vendaient aux passants différentes préparations de riz à manger avec les doigts, dans le même genre de petits sacs en plastique. Juan aimait bien manger. Et par-dessus tout, il voulait manger « pour grandir ». « C'était bon ! » dit le jeune homme, sortant tout à coup de son silence habituel. Et il se gratte le ventre sous son T-shirt, comme pour reproduire quelque chose de ce plaisir ancien – et comme un premier signe, peut-être, de retour à la vie...

À propos de sa grand-mère, il dit ne pas comprendre comment elle a pu mourir ; elle faisait pourtant bien attention à ce qu'elle mangeait ! Certes, elle se permettait de manger piquant, mais jamais elle ne mangeait des choses sales. Et lui, Juan, depuis quand et pourquoi fait-il tellement attention aujourd'hui à ce qu'il mange ? « Parce que je prends de l'âge », répond-il, « jeune, on est naïf. Avec l'âge on sait qu'il y a parfois des gens qui vous veulent du mal, alors il faut faire attention ! ». Et c'est peut-être ainsi que

---

3. Notons que ce sont là les deux jours du culte catholique aux Philippines.

4. Comme le pauvre Christophe Haitzmann dont Freud nous rapporte l'histoire (1923) p. 280 : « Je devais aussi me divertir et chasser ma mélancolie »... sorte d'« automédication » par l'alcool, anxiolytique, sédatif et anesthésiant, tant pour les douleurs physiques que psychiques.

5. Qui auront toujours lieu en présence de la mère, étant donné que Juan restera longtemps mutique ou à peu près, et en présence de notre consœur-interprète et médiatrice culturelle.

s'éclaire quelque peu cet étrange symptôme que nous n'avions qu'évoqué brièvement jusqu'ici : Juan fait *très* attention à ce qu'il mange. Il ne mange que ce qu'il a préparé ou déballé *lui-même*. Pas question qu'il boive du Coca-Cola si la bouteille a été ouverte par quelqu'un d'autre. Pas question non plus qu'il mange son riz si sa mère en a pris une bouchée pour vérifier qu'il était bien chaud<sup>6</sup>.

*Ce symptôme, on le dirait à mi-chemin d'une **préoccupation obsessionnelle** de la propreté de la nourriture et d'un **délire d'empoisonnement**. Le lien avec un empoisonnement possible de la grand-mère, qui aurait fini par lui « pourrir » le ventre, et la tuer, semble s'imposer de lui-même. Apparaît également, de façon de plus en plus insistante, la dimension de **l'ambivalence** – tant dans le discours de la mère que dans celui du fils – et notamment dans cette même sphère de l'oralité.*

### **Le Yin, le Yang et Philippe II d'Espagne**

Pourquoi cela ne se fait-il pas de manger du riz froid ? Il semble que cela se rapporte au système culturel extrême-oriental du Yin et du Yang. Plus le riz serait chaud, au plus on l'aurait réchauffé, plus il serait « Yang ». Dans ce système très complexe, la colère est chaude, l'alcool devrait la refroidir. Parfois, Juan avoue s'être fâché « sur son travail qui l'empêchait d'aller voir sa grand-mère », et il se laissait aller – nous dit-il – à boire de la bière, plus que de raison. La bière devait « refroidir » sa colère.

L'archipel des Philippines a été découvert par Magellan en 1521<sup>7</sup>. L'opposition très énergique des autochtones (en particulier celle de Lapu-Lapu de Mactan, promu par la suite héros national) coûta la vie au célèbre navigateur portugais. Cela n'empêcha pas qu'en 1565, l'archipel entre dans l'empire de Charles Quint, et qu'il soit baptisé Philippines en l'honneur de l'Infant d'Espagne, le futur Philippe II. L'influence espagnole est considérable dans la culture philippine actuelle : tout d'abord du point de vue religieux – les Philippins sont en proie à un catholicisme que la mère de Juan qualifie d'« intégriste » – qu'au niveau linguistique – ce qui constitue en quelque sorte la langue véhiculaire dans un archipel aux nombreuses minorités locales, le « philippin » (ou pilipino) est largement imprégné par l'espagnol. En 1898, les Philippines ont été vendues par l'Espagne aux États-Unis d'Amérique. Ce n'est qu'après la deuxième guerre mondiale (dont deux années d'occupation par le Japon) que l'archipel devient un pays indépendant. Phénomène unique au monde, les Philippines ont opéré au fil des siècles un syncrétisme original entre ce catholicisme importé d'Espagne au XVI<sup>e</sup> siècle et une tradition millénaire de culture chinoise. Selon cette tradition, deux héros mythiques, Nù Wa et Fu Xi – sœur et frère quasi jumeaux, différents mais complémentaires et indissociables, sauvèrent le monde du chaos. Les principes de l'une (Nù signifie épouse, femme, féminin) et de l'autre (Fu signifie époux, homme, masculin) sont symboli-

6. Notre collègue-interprète explique que « cela ne se fait pas » de manger du riz froid.

7. Données recueillies dans Wikipedia, l'encyclopédie du livre sur Internet.

sés par le Yin(g) (= le féminin, l'ombre ou l'obscurité, le froid, le passif, le mou, l'humide, le bas) et le Yang (= le masculin, la lumière ou le soleil, le chaud/le feu, l'actif, le dur, le sec, le haut). Ces deux principes sont à l'origine du mouvement vital harmonieux et équilibré. Tout être humain est habité de forces qui procèdent de l'un comme de l'autre (cf. l'inclusion mutuelle de l'un dans l'autre dans leur célèbre représentation : tout être humain est à la fois masculin et féminin, passif, mou, etc.). Seul le déséquilibre entre les deux est mortifère. En cuisine, ces deux principes s'affrontent ou se complètent de façon complexe (par exemple : fruits à pépins versus fruits à noyau). Concernant les affects, la colère est « chaude », la bière la « refroidit ».

Ainsi, on peut supposer que si Juan « devait » aller boire les vendredis ou les dimanches, il s'agissait pour lui de « refroidir » sa colère, selon les principes du Ying et du Yang, présents depuis toujours dans son univers de sens.

### **Le « vêtement démonologique<sup>8</sup> »**

Mais jamais le jeune homme ne dira du mal de sa grand-mère. C'était, d'après la mère de Juan, une femme assez fantasque, venant d'une riche famille de négociants, et qui, jusqu'à plus de quatre-vingts ans, se permettait de sortir en ville voir ses amants (elle habitait d'ordinaire à la campagne) sans souci du qu'en dira-t-on. Même au milieu des paysans, elle osait porter des bijoux, de l'or, des diamants. La rumeur en aurait-elle fait *une sorcière* ? Sa belle-fille acquiesce vivement. D'ailleurs, elle avait régulièrement des « crises » ; *on devait appeler les curanderos, les herborarios et les curés pour l'exorciser car elle était possédée par des esprits*. La mère de Juan a été un jour témoin de ce genre de scène. Quant à l'enfant, il lui est arrivé souvent de « voir » des « esprits » dans la rivière qui coulait derrière la maison de sa grand-mère. Et ces « esprits » lui jetaient des pierres...

Comme pour rajouter foi aux rumeurs concernant sa belle-mère, Madame W. poursuit en disant que sur ses neuf enfants, neuf sont divorcés. Par ailleurs, son premier petit-fils était atteint d'une maladie bizarre qui lui faisait la tête un peu trop grosse mais qui l'a définitivement retardé sur le plan mental. Voilà pourquoi, dès que la mère de Juan se trouva enceinte, un an à peine après son mariage, sa belle-mère la prit chez elle pour la nourrir convenablement, pour être sûre que tout se passerait bien pour ce deuxième petit enfant tant attendu...

*Implicitement, Madame W. nous laisserait-elle entendre que Juan aurait pu être « empoisonné » in utero ? En tout cas, elle pense qu'il peut s'agir d'une forme différente chez Juan de la même « maladie » que son pauvre cousin. Passant sans transition d'un registre logique à un autre, Madame W. nous explique qu'elle a fait une recherche sur Internet à partir de l'arbre généalogique de la famille, qui compte d'autres enfants*

---

8. Expression de Freud dans « Une névrose démoniaque au XVII<sup>e</sup> siècle » (1923, p. 269).

*atteints d'un mal semblable au cousin de Juan, du côté de la grand-mère paternelle...*

### **Oralité et ambivalence**

Depuis son divorce d'avec Madame W., le père – nous l'appellerons Monsieur M. – n'a pratiquement plus revu son fils Juan. « Il ne l'a jamais aimé » nous dit la mère, « sauf quand il était petit ». En fait, Monsieur M. était un passionné de combats de coqs. Bien qu'interdits officiellement par la loi, les combats de coqs – équipés de couteaux au niveau des ergots – sont l'occasion de séances de paris et de beuveries entre hommes. Un coq qui se bat bien, peut rapporter beaucoup à son propriétaire. D'ailleurs, la dernière fois que Madame W. a envoyé de l'argent à son fils pour qu'il puisse se racheter un petit commerce et subvenir à ses besoins – c'était il y a moins d'un an, Juan était déjà malade et il ne travaillait plus comme livreur – la dernière fois qu'elle lui a envoyé de l'argent, eh ! bien, Juan s'est empressé d'aller acheter un coq de combat pour 900 pesos. Ceux-ci se vendent en effet fort cher !

Le père de Juan aimait donc beaucoup les combats de coqs<sup>9</sup>, et il avait initié son fils très jeune – dès l'âge de 3-4 ans – à s'y intéresser. Pour commencer, il faut en prendre soin et les nourrir avec plus d'attention encore que pour ses propres enfants. On leur donne des vitamines, on leur donne des rondelles de carottes. Et l'enfant adorait le faire lui-même. Ce qui ne l'empêchait pas d'assister aussi avec un très vif plaisir aux combats des volatiles qu'il avait lui-même choyés. La seule chose, c'est qu'après leur mort, on ne mange pas les coqs (d'ailleurs réduits en charpie). On les enterre. De son côté, Madame W. a travaillé longtemps dans la pisciculture, après son divorce et elle nous raconte les soins très attentionnés qu'elle devait apporter à certains poissons rares et très recherchés par la clientèle des grands restaurants. Ces poissons devaient, après leur capture, être transvasés tout doucement dans une eau de mer de la même composition, dont on devait toujours contrôler la température et le degré d'oxygène. Tout au long du trajet qui devait les mener jusqu'à la cuisine du restaurateur et l'assiette du client, Madame W. les accompagnait, vérifiant que tout allait bien, administrant vitamines et antibiotiques quand il le fallait. Depuis qu'elle a fait ce métier, elle ne mange plus de poisson. Cela lui ferait trop mal au cœur.

Et Juan, lui qui donnait à manger aux poissons, comme aux autres animaux de la maison, avant même de prendre son petit déjeuner, qu'en pense-t-il ? « C'est bien là une idée de femme » répond-il laconiquement. Lui, ça ne le gêne pas de manger ni poulets, ni poissons, ni cochons, ni quelqu'animaux que ce soient, même s'il les a nourris lui-même !

*Jusqu'ici, nous semble-t-il, on voit bien comment les souvenirs de Juan et de sa mère, dessinant leur paysage culturel comme le feraient des « informateurs » interrogés par un anthropologue, nous esquissent en même temps*

9. Appartenant à une riche famille de négociants, il avait de quoi « détourner l'attention » de la police pour continuer cette activité, pourtant condamnée par la loi.



*l'univers psychique de l'enfant. Un univers psychique où le narcissisme primaire a vraisemblablement été mis à mal ; où la prise d'indépendance prématurée de l'enfant semble répondre à ce manque précoce ; où l'ambivalence, comme l'importance de l'oralité, ont dû être amplifiées par les allées et venues chez la mère et la grand-mère, sans doute vécues à chaque fois comme un cruel **abandon**. On peut imaginer les combats de coqs comme un exutoire aux pulsions agressives ; de même, les soins que Juan enfant prodiguait aux animaux pouvaient peut-être, par identification à ceux-ci, compenser ses propres manques dans la sphère de la dépendance orale.*

*Enfin, et bien que le dispositif des séances nous ait été imposé par la situation (le mutisme quasi complet du patient), il nous semble qu'il aura permis de **reconstruire quelque chose du lien mère-enfant** défailillant, en le renouant autrement ; en le « ré-historicisant », dirions-nous.*

### **Existe-t-il un « maternage oral » non ambivalent ?**

Madame W., après son divorce, a beaucoup galéré pour récupérer ses enfants, que sa belle-mère voulait garder auprès d'elle. Courageusement, elle a quitté la campagne où elle tenait le magasin de son mari, pour aller à Manille. Et travailler dur là aussi. Avec sa sœur, qui a bien voulu l'aider, elles ont arpenté, à pied d'abord puis à vélo, toutes les rues importantes de la capitale : elles distribuaient des paquets de journaux, aux petites heures du matin, depuis l'éditeur jusqu'aux multiples kiosques du centre de la ville. La vie était difficile, très difficile, là encore. Et cela a duré quatre ans. Mais Madame W. mettait un point d'honneur à emmener ses enfants au restaurant chinois deux fois par semaine. La cuisine chinoise, ça lui rappelait son père, qui était à moitié chinois. Quand elle était petite, dans le petit village de pêcheurs où vivaient ses parents, elle se souvient toute attendrie, que son père l'emmenait avant l'aube, avec plusieurs lampes à pétroles, pour aller pêcher au filet les petits poissons restés prisonniers des flaques laissées par la mer à marée basse. Il fallait y aller très tôt, avant que la marée ne remonte ; mais en outre, dans l'obscurité de la nuit, il suffisait d'installer une lampe auprès de chacune de ces flaques et les poissons s'y regroupaient, attirés par la lumière. C'est un très bon souvenir pour Madame W., un très bon souvenir de son père. Sa mère aussi, d'ailleurs, était très bonne. Quand Madame W. envisageait de divorcer – elle n'avait alors que deux enfants, Juan devait avoir trois-quatre ans – elle était allée se réfugier auprès d'elle et lui demander conseil. Écoutant la raison plutôt que son cœur, la mère de Madame W. lui avait conseillé de rester encore avec son mari ; il n'y avait pas d'avenir dans leur village de pêcheurs. Tandis que la famille M. pouvait assurer aux enfants des études à la ville et un meilleur avenir. Après-coup, Madame W. lui donne raison. Elle a l'intention d'aller la voir, cet hiver, aux alentours de Noël. Cela fait si longtemps – trente ans ! – qu'elle ne l'a plus vue.

*Ne dirait-on pas que l'évocation des difficultés relationnelles de Juan, depuis sa plus tendre enfance, ait comme « réveillé » chez Madame W. la nostalgie de sa propre mère ?*

Juan assure que cela ne lui fera rien de rester seul ici en Belgique à Noël – tout endeuillé qu’il soit de sa grand-mère – car, dit-il, « on est habitué à vivre sans notre mère ». D’ailleurs, la façon de fêter Noël chez les Philippins est très différente de la nôtre : il s’agit plutôt de sorties entre amis, bien arrosées, et qui durent plusieurs jours. Or, Juan a déjà un réseau d’amis ici en Belgique. Aux Philippines, c’était la même chose. Et quand il était petit chez sa grand-mère, il aimait beaucoup Noël, on faisait aussi des feux d’artifice – pour éloigner les mauvais esprits... Quelquefois, le jeune homme – qui va de mieux en mieux – nous raconte des rêves. Mais nous n’arrivons pas à les interpréter : à la fois parce que Juan associe assez peu, à partir des différents détails, et à la fois, très certainement, parce que nous ne connaissons pas sa culture ni donc ce qui, dans ses rêves, peut relever d’un codage culturel<sup>10</sup>.

Madame W., en revanche, nous raconte un rêve qui nous intrigue : elle se trouve au marché aux poissons, aux Philippines, avec sa propre mère. La rêveuse repère deux poissons qui n’ont pas l’air d’être frais. Elle s’en approche : ils sont vraiment *pourris*<sup>11</sup>. Et elle se tourne vers sa mère pour lui demander pourquoi. Madame W. a beaucoup perdu le contact avec la tradition d’interprétation des rêves dans son pays d’origine. Elle peut seulement dire que rêver de viande pourrie annonce la mort prochaine de quelqu’un. Le poisson, elle ne sait pas. Elle sait seulement que c’est « chaud », le poisson. C’est du côté du Yang. Elle demandera à sa mère, qui pourra sûrement lui répondre : elle connaît bien, elle, l’interprétation des rêves selon la tradition.

Au fil des semaines et des mois (la mère est revenue entre-temps), Juan se réveille de sa torpeur. Il retrouve de l’énergie pour lire, sortir, faire le ménage, aller à des cours de français. Et bientôt (la thérapie se sera échelonnée sur neuf mois), Juan nous apportera, en guise de remerciement, un plat chinois... préparé par sa mère.

### **Discussion : l’élaboration paranoïde serait-elle une tentative d’autoguérison ?**

Certes, les données cliniques auxquelles nous avons eu accès dans la thérapie de Juan ne sont que partielles, l’analyse de son histoire n’est pas aussi fouillée qu’on pourrait la souhaiter. Et notre ignorance de sa culture a certainement contribué à ce que nous ne percevions pas toute une série de détails qui auraient sans doute été très intéressants. On peut donc se demander s’il est suffisant de s’appuyer sur ce seul cas clinique pour étayer une hypothèse nouvelle – d’autant plus qu’elle peut sembler audacieuse aux yeux de certains collègues. Nous nous y risquons cependant, ces réserves étant établies.

Selon cette hypothèse, il n’y aurait plus à opposer – comme il était d’u-

---

10. Par exemple : Juan et son coéquipier lavent leur camionnette à l’eau froide, avec un tuyau d’arrosage et sa couleur change, de blanche elle devient bleue puis rouge ; un autre rêve, Juan se rend au restaurant avec une jeune fille mais un autre homme s’interpose...

11. C’est le même mot que Juan utilisait pour le ventre malade de sa grand-mère.

sage dans la tradition ethnocentrique de la pensée psychiatrique et psychanalytiques classiques<sup>12</sup> – la culpabilité judéo-chrétienne comme le mécanisme « normal » par lequel le sujet s'assumerait comme tel, et l'accusation de sorcellerie<sup>13</sup> comme un mécanisme de défense « primitif » par lequel la projection paranoïde « éviterait », justement, au dit sujet d'assumer véritablement son individualité. Nous proposons en revanche de considérer que *dans tous les cas la désertion des pulsions de vie*, douloureusement ressentie dans son expérience tant corporelle que psychique, entraîne inéluctablement de la part du sujet malade une auto-interprétation de son état, c'est-à-dire une élaboration secondaire de celui-ci, à la manière de ce qui s'opère dans les rêves et que Freud a conceptualisé sous le terme de *sekundäre Bearbeitung*. Cette élaboration ou auto-interprétation serait forcément culturelle et constituerait une première tentative d'auto-guérison de la mélancolie : elle permet en effet le ré-investissement sur un mode régressif, ou la « ré-émergence » du Moi. Un « Moi » à l'origine « forcément » omnipotent – tant dans la théorie freudienne du narcissisme (1914) (« his Majesty the Baby »), que dans celle de Winnicott (le stade de l'illusion [de toute-puissance]). Bref, l'auto-interprétation culturelle des symptômes dépressifs contient, donne forme, « secondarise » la mégalomanie « primaire » de ce « Moi » qu'elle ramène à la vie. Cette mégalomanie est perceptible au clinicien occidental « classique » dans les délires d'auto-accusation judéo-chrétiens (le Moi serait responsable de tous les malheurs du monde, donc il se voit comme omnipotent). On la retrouve en ethnopsychiatrie, dans les délires semblablement paranoïdes des accusations de sorcellerie évoquées par certains patients africains (le Moi serait vraiment très important pour susciter tant de persévérance des sorciers à le détruire ou à en faire un des leurs !). Par ailleurs, en tant qu'elle intègre la « vision du monde » (*Weltanschauung*) de son groupe social, dans le registre conscient de ce qui peut y être intelligible et communicable, cette première élaboration secondaire constituerait la première forme d'appel à l'aide adressé aux autres. « Guérissez-moi si possible ! » Par exemple en m'exorcisant comme dans la « névrose démoniaque » étudiée par Freud (1923), ou en cherchant quel est le sorcier qui me poursuit et qui m'a fait sorcier à mon tour. « Ou alors tuez-moi ! » Une auto-accusation de sorcellerie peut en effet mener à l'exclusion totale, voire à une véritable mise à mort, aussi sûrement qu'un délire de culpabilité peut mener à un suicide « altruiste » visant à sauver le monde en s'immolant soi-même !

Enfin, soulignons l'intérêt de la nouvelle traduction de la *Traumdeutung* par J. Laplanche (2004), qui a daté tous les ajouts et remaniements que Freud y a apportés au fil des rééditions successives. Ainsi, il apparaît désormais clairement que l'intérêt du père de la psychanalyse pour l'« élaboration secondaire » du rêve est contemporain de sa théorisation du narcissisme (1914). Cela n'a rien d'étonnant, puisqu'il s'agissait d'abord de

---

12. De Freud (1912) à l'école de Fan (Ortigue, 1966).

13. Comme par exemple en Afrique mais également, comme nous venons de le voir, dans d'autres sociétés traditionnelles.

cerner avec ce concept le phénomène d'*auto-observation* dans le rêve (le sujet se regarde rêvant/s'interprète en rêvant). Formation de compromis, *tenant compte de la censure sociale* (pour éviter l'angoisse) et œuvrant *dans le registre du préconscient* selon la première topique (Ics – Pcs – Cs), cette *sekundäre Bearbeitung* du rêve apparaît bien comme une *émanation du « Moi »* selon ce qui sera plus tard la seconde topique (Ça, Moi, Surmoi (1923)) : cette instance particulière de l'appareil psychique qui défend l'intérêt propre de celui-ci, mais en tenant compte de la réalité extérieure. « Réalité » forcément, toujours, *culturelle* !

## BIBLIOGRAPHIE

- Davis M, Wallbridge D. (1981) *Winnicott. Introduction à son œuvre*. Paris : P.U.F., Coll. « Quadrige » ; 2005.
- Freud S. (1899-1900) *Œuvres Complètes IV, L'interprétation du rêve* (traduction de J. Laplanche). Paris : P.U.F. ; 2004.
- Freud S. (1912) « Deuil et mélancolie ». In : *Métapsychologie*. Paris : Gallimard, Coll. « Folio » ; 1986. p. 145-71.
- Freud S. « Pour introduire le narcissisme ». In : *La vie sexuelle*. Paris : P.U.F. ; 1985. p. 81-105.
- Freud S. (1915) « Une névrose démoniaque au XVII<sup>ème</sup> siècle ». In : *L'inquiétante étrangeté et autres essais*. Paris : Gallimard, Coll. « Folio » ; 1985. p. 265-315.
- Freud S. (1923) « Le Moi et le ça ». In : *Essais de psychanalyse*. Paris : Payot ; 1988. p. 221-75.
- Nathan T. *La folie des autres. Traité d'ethnopsychiatrie clinique*. Paris : Dunod ; 1986.
- Ortigues M-C et E. (1966) *Œdipe africain*. Paris : L'Harmattan ; 1984.
- Pierre D. Maniement des représentations traditionnelles et interprétations des rêves en ethnopsychiatrie - Cinq psychanalyses d'immigrés marocains en Belgique. *Thèse de doctorat en Sciences médicales*. Université Catholique de Louvain ; 1999 (avec T. Nathan parmi les membres du jury).
- Pierre D. *Voyager la nuit. L'interprétation des rêves en ethnopsychiatrie*. Grenoble : La Pensée sauvage ; 2005.
- Wikipedia, <http://fr.wikipedia.org/wiki/Philippines> l'encyclopédie libre sur Internet :
- Winnicott D. Communication between Infant and Mother, Mother and Infant, compared and contrasted. In : *What is Psychoanalysis? The Institute of Psycho-Analysis*. London : Balliere, Tindad and Cassel ; 1968.

## RÉSUMÉ

### **La mort dans l'âme. Deuil et mélancolie dans l'univers d'un Philippin**

En étudiant le cas clinique d'un jeune Philippin présentant les symptômes d'une mélancolie, l'auteur s'interroge sur les éléments culturels qui lui donnent forme. La fonction

de ceux-ci ne serait-elle pas d'offrir au malade une première tentative d'auto-guérison, tout en adressant un appel à l'aide intelligible à son groupe social ?

**Mots-clés :**

*Narcissisme, mélancolie, élaboration secondaire, Philippines, Yin et Yang.*

ABSTRACT

**The death in the soul. Mourning and melancholy in a universe Philippine**

The author studies the clinical case of a young Filipino showing symptoms of melancholy, and examines the cultural network shaping it. The cultural network may have self-healing functions, which the subject can use in a first attempt to recover while asking appropriate help form to his social group.

**Keywords :**

*Narcissism, melancholy, secondary elaboration, Philippines, Ying and Yang.*

RESUMEN

**La muerte en el alma. Luto y melancolía en el universo de un Filipino**

Estudiando el caso clínico de un joven Filipino que presenta los síntomas de una melancolía, el autor presenta los elementos culturales que le dan forma. La función de éstos no será de ofrecer al enfermo un primer intento de auto-curación, pidiendo a la vez, de una manera que sea inteligible por su grupo social, una ayuda.

**Palabras claves :**

*Narcisismo, elaboración secundaria, Filipinas, Ying y Yang*